



Par Saër Karam

Qu'avez-vous fait de vos vingt ans ? (de guerre) *

L'Histoire veut que la Guerre du Liban (1975-1990) ait duré quinze ans. Quinze années durant lesquelles 150.000 personnes ont trouvé la mort, le pays a été dévasté (plusieurs dizaines de milliers de réfugiés et plus de dix mille disparus), son économie ruinée, des générations traumatisées et une bonne partie de la population, exilée. Après cette guérilla fratricide, qui n'a eu d'autre effet que la destruction, la division et le chaos ; nous sommes passés à une sorte de no man's land temporel, un chapitre amnésique. Pas de deuil : une interruption, un simple arrêt, loin d'être un arrêt simple. Aucun travail de mémoire, une transition sans pardon ou avec une rémission de façade, des plaies béantes, mal cicatrisées puisque mal soignées. De ce couloir sanglant nous fûmes téléportés vers un trop plein superficiel : de fausses saturations économiques et de plein emploi marqués par un essor artificiel. Ajoutons à cela cinq années de

trêve pour ne pas employer le mot paix : nous arrivons à 1995, année prolifique s'il en est qui a vu une bonne partie de ses citoyens jeunes et moins jeunes, revenir afin de contribuer à cette dynamique optimiste, de reconstruction – à bien des niveaux – du pays. Quinze années de guerre, auxquelles un terme a été mis, qui furent prolongées de quelques années supplémentaires, certes plus pacifiques, mais autrement pernicieuses, que d'une paix juste. Sans deuil, le champ de bataille reste ouvert. Une autre guerre, plus insidieuse s'est dès lors installée : celle de la corruption. En somme, des méthodes semblables à celles d'une guerre militaire mais cette fois-ci axées autour de trois points : l'usure, les pots-de-vin, le fondamentalisme religieux.

Le Libanais, toujours prompt à manigancer (contre son prochain) se trouve face à ses vieux démons : des animosités persistantes, quelque peu rouillées mais ne demandant qu'à être réactivées.

Alors, qu'avez-vous fait de vos vingt ans ? (de guerre). Certains ont appris, d'autres sont partis, d'autres reconvertis, nombreux en ont profité et regretté (l'arrêt de la guerre ; celle-ci liée au profit). Il y a les vrais nantis et les faux contrits. Mais tous sont là aujourd'hui et tout le monde veut à nouveau sa part du gâteau, dont la plus-value est inversement proportionnelle à notre dimension géographique.

Mélancolie douce-amère

Le Liban d'hier était paradisiaque, il est hélas, loin derrière : la guerre a laissé de sordides séquelles. Actuellement les dirigeants libanais ont cette propension à négliger les problèmes touchant leurs concitoyens pour uniquement réagir (non agir) lorsqu'ils en éprouvent la gêne, dès lors que ce dérangement les touche. On appelle cela l'empathie : elle est à son plus bas niveau ici. La solidarité ? En théorie seulement. En pratique c'est du chacun pour soi ou du donnant-donnant. Mais peut-on seulement blâmer le citoyen ? Humilié socialement, dégradé humainement, moqué politiquement. Il n'est que la victime du système ; une structure où le

profit fonctionne à huis clos. La corruption, les combines et les crimes existent partout dans le monde, le Liban ayant cela de singulier que rien ne s'y passe comme ailleurs : l'affront avec lequel certains veulent effacer leurs erreurs (c'est un euphémisme) d'hier et se transformer en probes donneurs de leçons

LA POLITIQUE A CELA DE COMMUN AVEC LA PHOTOGRAPHIE : UNE TROP LONGUE EXPOSITION BRÛLE...

(c'est de l'ironie) aujourd'hui à quelque chose de scandaleux.

Trois décennies plus tard émoi, émoi, émoi...

Trente et une années après ce qui n'aurait jamais dû avoir lieu ; une guerre des ombres se trame. Grossièreté politique, verbiage, accusations, injures, surenchères, intox, propagande : on vit au quotidien une paranoïa et des théories de la conspiration mêlées de manipulations/récupérations. L'unité autour d'un même rejet ne fait pas une réelle entente, mais plutôt un accord fuytif en attendant un hypothétique dénouement parfumé de scissions. La politique a cela de commun avec la photographie : une trop longue exposition brûle...

Si la désagrégation des préceptes éthiques devient le modèle, notre dépérissement n'est pas lointain. Il est impératif de redéfinir le "patriotisme", car cet idéal dévié de sa véritable nature, a été dévalué. Lorsque l'amour pour la patrie n'est pas fédérateur, sa sincérité peut, légitimement être mise en doute.

Météo-politique

Le Libanais rencontre des difficultés à constamment tenter de décrypter les prévisions météorologiques de notre constellation politique. Certains changements d'"opinions" s'opérant en fonction du vent et une zone de turbulences étant actuellement traversée ; comment le citoyen peut-il ne pas être déstabilisé ? Tous les politiques parlent de repartir sur des bases saines avec les Syriens. Soit, mais comment diable parvenir à déceler si ce sont des partisans du régime ou des dissidents ? Puisque nous-mêmes sommes bien incapables de reconnaître nos ex-loyalistes devenus opposants. Les dissidents justement, que Diderot décrivait en ces termes : "Les dissidents persécutés deviendront persécuteurs, lorsqu'ils seront les plus forts". Au Liban, les "anti" autoproclamés, ressemblent à s'y méprendre aux divorcés exigeant que les amis communs d'hier deviennent – suite à l'absence de l'un des conjoints – du jour au lendemain et sans raison particulière les ennemis jurés d'aujourd'hui.

Vous avez dit suivisme ?

Le Liban est un pays grandiose : notre extraordinaire peuple ne manque pas d'intelligence, de culture, de générosité, d'opulences... mais il y a l'autre Liban. Celui de la médiocrité, des mesquineries, des coups-bas, des trahisons, des ambitions aveugles et insatiables. L'autre Liban est un pays-troupeau où le phénomène de masse fait qu'il faut y participer afin d'être accepté dans le cercle des "adoptés", par suivisme, pour ne pas rester à l'écart, pour ne pas ressentir une forme d'exclusion insupportable pour des esprits faibles – ces "orphelins" du caractère – sans convictions ni bravoure.

En France durant le choc pétrolier des années 70, on pouvait lire ce fameux slogan : "En France on n'a pas de pétrole, mais on a des idées" ; les deux assertions étant vraies. Au Liban, nous manquons certes de ressources naturelles, mais actuellement, surtout d'idées, d'initiatives et de... courage !

On est bien loin de la France que l'on aspire continuellement à mimer, car plusieurs constantes sont absentes : le cran, le civisme et la citoyenneté.

La conjoncture actuelle est aussi figée que complexe. A l'instar d'un architecte qui ne commencerait pas ses travaux d'excavation avant d'avoir réceptionné les poignées des portes. Tout est gelé en attendant... En attendant quoi ? Plus de misère ? Plus d'insécurité ? Plus de morcellements ? Plus de crispations ?

Une nation divisée ne peut surmonter aucun obstacle et l'ennemi le sait très bien, il s'en sert. Le Liban serait-il ingouvernable ? Qui en sera le Deus ex machina ? Sans compromis, sans réconciliation, point de salut. Nous devons cohabiter même si nos avis divergent et qui sait peut-être convergeront-ils un jour.

Liberté de penser

En ces temps de macarthysme, de terrorisme physique et moral où les calomnies fument de toutes parts, il est des décisions qui sauvent des destins, des choix salvateurs de nations. Aujourd'hui plus que jamais, le vrai courage n'est pas de vociférer avec la foule mais de procéder en fonction de ce que notre conscience nous intime de faire. Cette phase ténébreuse de notre Histoire, où l'effroi prime, nous fait vivre dans la hantise et oublier l'essentiel : avancer, progresser, évoluer. A cet égard, un corollaire avec une pièce maîtresse du 7e art contemporain s'impose :

"Nous ne devons pas confondre la divergence d'opinion avec la félonie. Nous devons toujours nous rappeler que l'accusation n'est pas une preuve et que la condamnation doit se faire grâce à des témoignages, des preuves et une procédure légale en bonne et due forme. Nous ne nous méfierons pas les uns des autres. Nous ne serons pas mus par la peur, en des temps déraisonnables ; si nous menons une enquête approfondie dans notre Histoire et notre doctrine et si nous nous souvenons que nous ne sommes pas issus d'hommes peureux, que nous ne descendons pas d'hommes ayant craint d'écrire, de parler, de cautionner et de défendre des causes qui étaient, à ce moment-là, impopulaires."

Edward R. Murrow, l'héroïque journaliste qui a osé faire front à la vague de macarthysme dans les années 50, a prononcé cette phrase le 9 mars 1954, plus exactement, lors de l'émission télévisée "See It Now". Murrow, brillamment repris et interprété par David Strathairn dans l'excellent "Good Night, and Good Luck" du non moins surprenant George Clooney.

Quel enseignement ?

Qu'avez-vous fait de vos vingt ans (de guerre) ? A part la guerre ? Tiré profit du commerce de la mort ? Semé la terreur et légué l'anarchie et la discorde en héritage ? Nous avons certes appris à être plus fourbes encore – sachant provisoirement masquer nos rages mutuelles et contenues – nos rancunes étant demeurées, elles, entières et seules intactes. Tirer les leçons de nos erreurs ? Dans quel but ? Cela signifierait que nous admettons les avoir commises : quelle hérésie !

Dialogue national et pérennité conjugale

Toute entreprise requiert un dialogue et les alliances politiques allant bon train, l'on pourrait aisément comparer ce qui se tient Place de l'Etoile à un engagement matrimonial. Obtenir un divorce est devenu plus simple que de préserver un mariage c'est pour cela qu'il connaît pareil "succès" chez nous. Est-ce pour autant plus souhaitable, plus convenable, moins douloureux ? Même banalisé, le divorce reste un échec. De manière analogue, dans le domaine politique, les docteurs des destructions sont éminemment plus nombreux que les spécialistes de l'édification.

Parler pour dire quelque chose

François Rabelais, disait dans "Gargantua" : "Rire est le propre de l'homme", mais la parole l'est également et c'est ce qui nous différencie de l'animal. Parler, converser de manière constructive. Les Libanais n'ont eu de cesse de faire parler leurs armes. Avoir une conversation sensée et pouvant aboutir à autre chose qu'à un conflit, nécessite une pratique dont nous commençons à effectuer l'apprentissage. Qu'avons-nous fait de notre période de "paix" ? La guerre. Le "dialogue national" doit prochainement reprendre. Des concessions seront nécessaires de part et d'autre.

Monologues communs

Ce dialogue national s'il continue vainement de la sorte, méritera l'appellation que les citoyens eux-mêmes lui ont trouvée : une mascarade. En effet, véritables simulacres de conversations – retenant l'attention de tous les Libanais et paralysant par là même toute activité économique, le stand-by est de rigueur, dans l'expectative du résultat – les pourparlers demeurent improductifs. Chacun y va de sa théorie, campant sur ses positions, nul ne cherchant le terrain d'entente. Les participants sont ensemble mais pour des soliloques collectifs. On se réunit pour débattre des questions dites "clés" et on finit par en perdre le "trousseau".

Vous remarquerez que le choix même du terme dialogue est préoccupant. Cela signifierait-il qu'il y avait eu absence de communication durant toutes ces décennies ? Car si les rencontres du "dialogue" ont un bel air de retrouvailles entre vieux "amis", les déclarations tonitruantes des diverses parties après chaque réunion, ont de quoi déboussoler.

On pourrait reprendre sarcastiquement cette phrase de Camus, qui sied bien à notre situation : "Nous sommes lucides. Nous avons remplacé le dialogue par le communiqué".

Mais laissons-nous ébahir ; les bonnes surprises se font tellement rares et nos politiciens sont si... prévisibles.

Après le mariage de raison, il serait souhaitable de ne pas se diriger vers un divorce de circonstance... ☹

*La durée de la guerre n'est effectivement pas de 20 ans mais comme l'introduction l'explique, nous évoquons ici la période 1975-1995 : une guerre suivie d'une entente tacite.